

NATHALIE RHEIMS

LES REINS ET LES CŒURS

récit



NATHALIE
RHEIMS

Éditions Léo Scheer

Nathalie Rheims

Les Reins et les Cœurs

récit

« J'avais fini par imaginer que les reins, parce qu'ils fonctionnent sans qu'on puisse rien en savoir, sont le véritable siège de l'inconscient. J'avais opté pour les maintenir dans cette sphère de mon ignorance. Inutile de fouiller dans ces zones d'ombre, je savais très précisément où cela me conduirait. Qui étais-je pour me croire l'égale de celui qui, seul, peut sonder les reins et les cœurs? »

Pour écrire ce texte, Nathalie Rheims n'a pas été guidée par son imagination. Confrontée à une réalité implacable, elle raconte une année de lutte contre un mal singulier, qui, de génération en génération, frappe toutes les femmes de sa famille. Arrivée aux limites de ce que le corps et la conscience sont capables d'endurer, elle doit faire un choix, auquel elle n'aurait jamais cru devoir faire face, un choix sublimé par le don, mais rongé par le sentiment de culpabilité.

Nathalie Rheims est écrivain. Elle vit à Paris. Les Reins et les Cœurs est son 20^e livre.

Photo de Nathalie Rheims par Philip Conrad, 2019
(D.R.)

EAN numérique : 978-2-7561-1292-3

EAN livre papier : 9782756112909

www.leoscheer.com



DU MÊME AUTEUR

- L'Un pour l'autre*, Galilée, 1999 ; Folio, 2001
Lettre d'une amoureuse morte, Flammarion, 2000 ;
Folio, 2002
Les Fleurs du silence, Flammarion, 2001 ; Folio, 2004
L'Ange de la dernière heure, Flammarion, 2002 ; Folio,
2005
Lumière invisible à mes yeux, Éditions Léo Scheer, 2003
Le Rêve de Balthus, Fayard-Léo Scheer, 2004 ; Folio, 2007
Le Cercle de Megiddo, Éditions Léo Scheer, 2005 ;
Le Livre de Poche, 2007
L'Ombre des Autres, Éditions Léo Scheer, 2006
Journal intime, Éditions Léo Scheer, 2007

Suite de la bibliographie en fin de volume

NATHALIE RHEIMS

LES REINS ET LES CŒURS

récit

Éditions Léo Scheer

*Je ferai mourir de mort ses enfants,
et toutes les Églises connaîtront que je suis celui qui
sonde les reins et les cœurs,
et je traiterai chacun de vous à la mesure de ses œuvres.*

Bible Segond, Livre de l'Apocalypse, chap. II-23

Sonder les reins et les cœurs

Après une année d'épreuves et de souffrances, la tentation première aurait été de tout effacer et de tourner la page. Pourtant, le simple fait d'être encore en vie laisse la porte ouverte aux souvenirs.

Cette histoire a commencé le mercredi 23 août 2017. Ce jour-là, mon nouveau roman sortait en librairie, tandis que, de mon côté, j'entrais en urgence à l'hôpital.

Il faut toujours être attentif, ne jamais baisser la garde, car, à tout moment, l'apocalypse peut vous tomber dessus.

J'avais senti venir la catastrophe dans ma propre écriture, présente jusque dans le titre de ce livre ultime : *Ma vie sans moi*.

Le récit en était prémonitoire. J'avais imaginé qu'au cours d'une anesthésie générale, le fil de ma vie se délitait, me réduisant en poussière.

J'avais fait de ma mort prochaine une fiction, mais la métaphore s'était retournée contre moi en une réalité brutale. Mes reins se détruisaient irrémédiablement, empoisonnant mon organisme, mettant en échec mes fonctions cardiaques et respiratoires.

Avec le recul, ce que j'avais écrit était prophétique. J'ai été admise en réanimation, mon pronostic vital était engagé.

Je m'étais toujours voilé la face. Je fuyais les laboratoires. Ma sœur, Bettina, n'avait cessé de m'alerter. Des années durant, elle m'avait incitée à surveiller les signes de cette maladie génétique qui avait touché notre mère. Elle avait raison, la menace était suspendue au-dessus de nos têtes.

Elle suivait donc de près le moindre indice d'insuffisance rénale.

De toute façon, il faut être attentif aux signes, à tous les signes.

Nous avons vu notre mère en dialyse pendant vingt-cinq ans. Ce n'était pas une illusion. Elle recevait chez elle, dans son lit, accrochée à sa machine. Comment l'oublier ? Comment ne pas imaginer que cela nous frapperait à notre tour ?

Notre mère détenait le record de longévité en dialyse. J'avais aussi vu ma grand-mère, Alix, que j'adorais, mourir de cette terrible maladie, et sa sœur, Minka, s'éteindre quelques mois plus tard, terrassée par le même mal.

Il était évident, sans être un spécialiste en génétique, que les reins des femmes de la famille étaient les victimes d'un gène qui ne songeait qu'à leur être fatal. Seules les femmes étaient menacées. Les hommes de la lignée, eux, ne l'intéressaient pas.

Toute ma vie, je me suis raconté que je n'étais pas concernée. J'étais persuadée qu'on m'avait trouvée dans un carton à chaussures, abandonnée sur les marches d'une église.

Je n'avais rien à voir avec ces gens. C'était évident. Il suffisait de nous regarder pour mesurer la différence entre eux et moi. Pourquoi faire des analyses, surveiller de manière névrotique les taux de ceci ou de cela ? Manifestement, je n'appartenais pas à cette généalogie. C'était, chez moi, une conviction profonde et définitive, aussi insensée qu'elle puisse paraître.

Plus sage et pragmatique, ma sœur, elle, appartenait, de toute évidence, à cette dynastie, ne fût-ce que par sa réussite précoce et sa notoriété ; et elle faisait bien de contrôler ses taux. Il n'est pas sûr, néanmoins, que cela soit suffisant, lorsqu'il s'agit de se prémunir contre une apocalypse.

Qui peut prétendre, aujourd'hui, s'y connaître en apocalypse ? Nous savons qu'autrefois, c'était un genre littéraire auquel se consacraient les prophètes.

Pour ceux qui, comme moi, sont assujettis à l'écriture, les signes, sans cesse, se glissent entre les

mots. Ils laissent transparaître l'ombre ou la lumière de puissances qui nous dépassent.

Cela peut faire trembler d'effroi, mais c'est toujours après, bien plus tard, qu'on découvre que le destin s'y était insinué, sans prévenir.

J'étais devenue cet enfer pour moi-même.

Jour d'apocalypse

Respirer. Trouver, ne serait-ce qu'un filet d'air. Je ne peux plus bouger, mon corps s'effondre, tout m'échappe. Se concentrer sur l'infime souffle qui me reste. Et puis, rien. Plus rien.

Je suis un minuscule insecte pris dans la toile d'une araignée monstrueuse, qui m'étouffe. Elle m'a saisi le torse et l'enserme entre ses pattes. Cette fois, j'y suis.

Après cinquante-huit ans à détourner le regard, je me cogne contre la réalité, et me laisse happer par cette malédiction. Elle est mienne, désormais.

Moi qui avais choisi d'être aveugle. Pas à moi, ça ne m'arrivera pas, jamais. Ce déni était devenu mon tombeau.

Ne pas penser. Respirer. M'accrocher aux barreaux du lit.

Me tourner, juste un instant. Changer de côté. Impossible, je suis écrasée au fond de ce matelas. Depuis combien de temps suis-je ici ? Une heure, un jour, ou plus ?

Au mur, pour seul repère, une horloge me fait face. Mon oreille l'écoute, mais c'est mon cœur qui l'entend. Elle me parle, et ce qu'elle dit est si simple que j'en frémis encore.

Il y a des gens dans la chambre, d'autres sous mon lit, du bruit dans le couloir ; tout le monde ne parle que de moi, ils m'en veulent.

« On ne va pas lui simplifier la vie, à celle-là, pour qui elle se prend ? Ici, pas de privilèges. Rien. C'est rien. Une mouche ! »

Je voudrais appeler :

« Léo, aide-moi, Léo, je t'en supplie ! »

Mon téléphone. Je tâtonne. Tout est si lourd. J'essaie de tendre le bras, la main : impossible de les soulever. Une heure pour en arriver là.

L'horloge. Se concentrer, regarder l'heure. Il est midi ou minuit ? Je n'en sais rien.

Pourquoi cette musique de cirque tourne dans ma tête ? Il faut que je l'arrête, que je trouve le bouton « Stop » pour dissoudre ce cauchemar.

C'est la musique de « La Piste aux étoiles ». Tous les orchestres de l'univers jouent pour moi.

Est-ce la nuit ou le jour ? Les secondes, les minutes avancent. Lorsque les aiguilles auront fait

le tour du cadran, je le sais, je serai morte. Chaque particule de mon être le sait. Je n'ai pas peur, je me dis juste que c'est un peu tôt, j'aurais voulu écrire encore un livre...

Ma vie sans moi. J'avais eu un pressentiment, il y a un an, mais mon esprit avait tout envoyé valdinguer. Trop tôt ou trop tard, peu importe, je voudrais juste que cette musique cesse, que les images qui se superposent s'effacent.

Au sommet d'une pyramide, un tigre, sous un œil maçonnique, me fixe : il attend l'heure. Il suffit que mon dernier souffle s'épuise, et tout sera fini. C'est ça, la fin ? C'est tout bête, pourquoi en faire une telle affaire ?

Les aiguilles de l'horloge avancent, rien ne les freine. Les jeux du cirque sombrent dans le crépuscule, je m'entends supplier :

« Arrêtez cette musique ! »

Mais pas un son ne sort de ma gorge, quelque chose dans la trachée m'empêche de parler.

Et ces images, que veulent-elles m'apprendre ? Dois-je monter au sommet de la pyramide où m'attend cet animal féroce pour avoir la vie sauve ? Et cet œil, que regarde-t-il ? Ma fin, sans doute. La mort est là, qui me guette.

Dans quel état j'erre

Être hospitalisée le jour de la mise en vente de *Ma vie sans moi* représentait un obstacle à la réussite de ce roman, dans lequel j'égratignais à tout bout de champ les hypocrisies du milieu littéraire. Comment pouvais-je me préoccuper d'une telle question, alors que ma vie était en jeu ?

La lecture des classements des meilleures ventes témoignait du triomphe du bonheur, du bien-être et de la joie de vivre. Comment des livres comme les miens, consacrés à faire revenir les disparus, baignant dans la souffrance et dans le deuil, pouvaient-ils encore trouver des lecteurs ?

À chaque fois, je devais repartir de zéro. Il me fallait réapparaître, faire campagne, accumuler les médias pour arriver à exister, à la force du poignet. Mais cette fois, je ne pouvais que baisser les bras.

Durant ce mois d'août 2017 passé en Corse, j'avais perdu dix kilos, je ne pouvais plus rien avaler, même boire de l'eau m'était devenu impossible.

Je ne voyais toujours rien, refusant obstinément de me regarder dans le miroir. Il a fallu que je surprenne le regard stupéfait de mon médecin traitant pour que je finisse par avoir un doute, et que j'accepte d'aller me soumettre à des analyses près de chez moi.

La patronne du laboratoire n'a pas tardé à nous appeler, affolée par les résultats. Elle craignait que ce soit trop tard. Plus question de perdre une seconde.

Le lendemain, tous les rendez-vous pour le lancement du livre ont été annulés – l'occasion de quelques perles de l'attaché de presse :

« Tu sais, si tu annules "Dans quelle éta-gère", pas sûr que tu sois réinvitée. »

Il faut préciser la définition de ces mots qu'on utilise de façon banale dans les médias : « Pronostic vital engagé », ça signifie qu'il y a un risque « vital », que la situation peut évoluer jusqu'au décès.

On ne s'en rend pas toujours compte, tant son travail est silencieux, mais le rein est un organe essentiel, et quand il ne fonctionne plus, qu'on est, comme moi, en insuffisance rénale aiguë, toutes les autres fonctions sont en détresse : si on ne fait rien, on meurt empoisonné.

D'habitude, l'insuffisance augmente progressivement, avec l'âge. Cette crise, dite « aiguë », avait pour origine probable une maladie génétique pas complètement élucidée. J'avais pu en mesurer le caractère implacable le jour des obsèques de ma mère. C'est à ce moment-là, vingt ans auparavant, que je situe le point de départ d'un cheminement particulièrement lent dans ma conscience.

Pour son enterrement, il pleuvait, ils étaient tous là, réunis. Nul doute que chacun se considérait comme plus imposant, plus grand que ce modeste cimetière de campagne, perché sur les flancs d'une église surplombant la vallée où serpentaient, sans histoire, les lacets d'une rivière cherchant sa voie vers l'océan.

Le cercueil de ma mère plongea dans la terre, en ce mois d'octobre. À côté, la tombe de ma grand-mère et celle de sa sœur. Je déposai un caillou blanc sur le granit. L'eau ruisselait sur d'immenses parapluies, évoquant une danse macabre rythmée par des pas de claquettes.

Mes yeux restaient secs. Je suis parvenue à saisir entre mes doigts quelques gouttes de pluie pour les déposer discrètement sur mes joues, comme des larmes.

Votre mère n'avait rien

Cette famille, la mienne, a toujours, pour moi, été un mystère. Comment me souvenir de tout, n'omettre aucun détail ? Comment décrire ce redoutable sortilège qui nous a toutes saisies, attrapées, enserrées sans que personne y puisse rien ?

Il faut bien, pour comprendre, revenir à la source de ce mal. Tant de choses se mêlent à la génétique, faites d'histoires personnelles, de rencontres, d'événements qui vous marquent sans qu'on y prenne garde. La transmission possède de si nombreuses facettes, en apparence éloignées. Transmettre à sa descendance un patrimoine ou une maladie, à priori, c'est très différent. Mais l'est-ce vraiment ?

Le lendemain même de ces funérailles, j'ai été convoquée à déjeuner par mon grand-père. Mon

grand-père, c'est beaucoup dire. Pas vraiment. Alix, oui, était ma grand-mère. Elle était sans conteste la mère de ma mère.

Il avait épousé ma grand-mère le 30 décembre 1937. Elle avait déjà, d'un premier mariage, une fille de 7 ans qui s'appelait Lili : ma future mère. Il n'adopta jamais cette enfant qu'on avait surnommée Moineau.

Ce côté « tombée du nid » constituait un pan invisible, et cependant si essentiel de son identité profonde. Elle était ma mère, oui, y compris pour ça.

Le 4 octobre 1996, donc, après les obsèques, nous sommes arrivés à la campagne pour le déjeuner avec Léo. Léo... Écrire son prénom me donne le frisson, mais il est temps que je parle de lui, ce que je n'ai jamais fait dans mes livres. Envisager que Léo puisse mourir et que je reste vivante a toujours été impossible, lui non plus n'a jamais imaginé vivre après moi. Notre relation, faite de cette double dépendance existentielle, est une donnée si intime que je n'ai jamais réussi à l'évoquer. Cette fois, c'est pourtant bien de notre survie commune qu'il s'agit, et c'est pourquoi je la place au cœur de l'écriture.

Ainsi Léo m'avait accompagnée à ce rendez-vous, qui avait lieu dans un chalet des îles, jouxtant un château qui avait fait l'objet d'une donation à l'État. Cette bâtisse impressionnante ne correspondait plus

Ces douze années qui s'envolent sont parties en fumée, elles aussi. Une autre façon de *cloper*.

Installée dans mon vaisseau spatial, à la pointe de la génétique, je suis devenue le cobaye d'un monde qui s'accélère, entraînant l'espèce humaine vers une mutation sans limite, dans laquelle je me laisse flotter en apesanteur.

Je vois bien que ce que je vis comme un miracle pourrait bientôt devenir normal, presque banal. On s'habitue à tout, même aux miracles.

Mon « étrange-moi » est passé de l'autre côté. En perdant douze ans, il a changé de coordonnées GPS dans l'espace et dans le temps. Il vit, sans y penser, au jour le jour, dans une banalité radieuse.

C'est à lui que je m'ouvre, à cette douceur qui me rappelle mon innocence d'avant, mais avec, en plus, la sérénité de celle qui n'a plus rien à perdre.

Du même auteur, suite

- Le Chemin des sortilèges*, Éditions Léo Scheer, 2008
Claude, Éditions Léo Scheer, 2009
Car ceci est mon sang, Éditions Léo Scheer, 2010
Le Fantôme du fauteuil 32, Éditions Léo Scheer, 2011
Laisser les cendres s'envoler, Éditions Léo Scheer, 2012 ;
J'ai Lu, 2013
Maladie d'amour, Éditions Léo Scheer, 2014
Le Père-Lachaise, jardin des ombres, Michel Lafon, 2014
Place Colette, Éditions Léo Scheer, 2015
La Mémoire des squares, Michel Lafon, 2016
Ma vie sans moi, roman, Éditions Léo Scheer, 2017